

12^{ème} Bécasse prise le 27 Décembre 2013
Et « INVENTAIRE »

Ce Vendredi, le temps s'est mis au clair, et je retourne faire le grand tour de SAINT MARTIN DE SEIGNANX, en me garant chez Mme PETRAU, espérant retrouver l'arlésienne sentie du côté de la ferme « Chevalier ».

Comme d'habitude, je traverse le bois de Mme PETRAU, le grand champ, puis la grande gorge qui mène à Chevalier.

En redescendant vers Chevalier, j'explore les pentes et les gorges où l'arlésienne avait élu domicile, mais pas une odeur ne suinte.

Je continue le grand tour, sous un beau soleil et une température agréable, et reviens vers Chevalier les jambes lourdes et le cœur gros de n'avoir fait aucune heureuse rencontre.

En remontant la gorge longeant le champ qui me ramène vers chez Mme PETRAU, CORA fait un premier arrêt au milieu des ajoncs qui couvrent la pente.

Je m'arrache de ma torpeur et me place à hauteur de la chienne qui remonte vivement vers sa proie endiablée.

Quand soudain l'arlésienne apparaît au grand jour devant moi, dans un claquement assourdissant.

J'épaule et tire mon premier coup du canon rayé, mais rate mon objectif qui continue de voler en décrivant une boucle sur ma gauche.

Je me retourne en suivant le mouvement de la fugace et dans la pente, je perds l'équilibre.

Pendant, tout en tombant je continue à viser l'oiseau et lui envoie mon second coup de fusil qui la foudroie, puis je m'étaie de tout mon long au milieu des ajoncs, en me disant voilà une belle chute !

Il faut toujours une première fois. Aujourd'hui c'était celle du tir en plongeant qui a atteint son but.

Tout en rechargeant mon fusil, je commande à CORA le rappel, qui s'exécute promptement au milieu des ajoncs où la bécasse a totalement disparue.

CORA saisit sa proie et me rapporte la bécasse au bec coupé, preuve s'il en est que le coup de fusil était parfaitement ajusté.

Pour l'anecdote, en rentrant par la grande gorge, CORA lève un faisan mâle au plumage écarlate, qui lance son cri rauque caractéristique et va se percher sur un arbre à une cinquantaine de mètres. Afin de ne plus être importuné par ce volatile, je lui lâche un coup de fusil de mon canon lisse, plomb 7, et l'abat au pied de l'arbre où CORA a du mal à le prendre en gueule et à le rapporter.

Je profite de cette fin d'année 2013 pour faire un rapide **inventaire** de mon matériel du parfait bécassier et décrire le rituel immuable de mes départs à la chasse.

A la bonne heure, le réveil téléphone sonne le lever du chasseur qui s'extirpe du lit conjugal le plus légèrement possible pour éviter de réveiller son épouse adorée.

Dans l'obscurité, je passe le peignoir, mets les pantoufles et disparaît du nid où Joëlle ronflote, sans perdre une miette de chacun de mes mouvements.

Descendu à la cuisine, je mets immédiatement au feu la casserole d'eau et au four deux tartines de pain.

Pendant que le déjeuner chauffe, j'ai le temps de sortir dans le jardin pour me rendre compte du temps qui conditionnera mon habillement, et pour relever le SUD-OUEST dans la boîte à lettres.

Après avoir avalé jus d'orange, thé au lait, tartines beurrées et confiture, je n'oublie surtout pas de prendre les précieuses mandarines qui constituent mon carburant de marche, ainsi qu'un bout de pain rassis pour récompenser CORA à la fin de la chasse.

Toujours en peignoir, je descends au sous-sol, dans la chaufferie où je dépends mon pantalon de chasse en polyamide, d'une légèreté indispensable aux longues courses, les chaussettes hautes en fil, le juste au corps, soit un tee-shirt, soit un sous-vêtement thermique, et ma chemise.

Dans la salle de bains du sous-sol, après avoir allumé le radiateur électrique qui sera d'un grand réconfort à mon retour, je passe mes premiers vêtements, sans oublier la montre et le portable.

Je reviens à la chaufferie pour compléter ma tenue par les cuissards enfilés pardessus le pantalon, et la cartouchière remplie moitié/moitié de cartouches plomb 8/10 et plomb 8.

Je mets les talonnettes au fond des bottes, et les enfile méticuleusement jusqu'à ce que mes talons soient bien calés, et je renouvelle la manœuvre autant de fois que nécessaire, en me servant du tire-botte.

Je dispose d'une veste de pluie en ciré étanche, et de trois vestes de chasse avec gibecières dans le dos, la première légère pour débiter la saison, la deuxième épaulée en velours plus épaisse, et la troisième la plus chaude pour temps froid.

Je choisis la veste adaptée au temps du jour, et je n'oublie pas d'y mettre le carnet de prélèvement de bécasse, le chapeau, et les gants de chasse.

En outre, la veste contient toujours : une laisse pour le chien constituée par une corde et un œillette, un sifflet pour le rappel, un sécateur de poche pour ouvrir les passages au milieu des ronces inextricables.

Après l'avoir huilé préalablement, j'enfourne dans sa housse mon fusil superposé FABARN grand bécassier, avec son canon rayé et son canon lisse, ne comportant qu'une seule gâchette, que j'emporte avec une veste de chasse de rechange, une seconde paire de cuissards, un pull, et la serviette pour essuyer le chien trempé une fois la chasse finie.

Je n'oublie pas mes lunettes spéciales « bécasses », avec verres progressifs et photochromiques, munies de précieuses chaussettes d'attache qui éliminent tout risque de perte.

Je complète l'inventaire de mon accoutrement, en précisant que dans la voiture se trouve à demeure le collier avec sonnerie du chien, et, accroché à la ceinture de mon pantalon, le bip bip qui permet de mettre en marche la sonnerie magique.

Je monte dans la voiture en faisant le récolement dans ma tête de tous ces accessoires indispensables dont l'oubli d'un seul transformerait la matinée de plaisir en jour de galère.

Il ne me reste plus qu'à passer chez André où CORA m'attend en pleurant à la porte du chenil jusqu'au moment où elle grimpe dans le bac à chiens du coffre, avec couverture spéciale.

